



Cahiers de praxématique

36 | 2001

Linguistique de la dénomination

Gilles Luquet, *Regards sur le signifiant*

Sophie Sarrazin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/377>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 217-220

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sophie Sarrazin, « Gilles Luquet, *Regards sur le signifiant* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/377>

Tous droits réservés

Gilles LUQUET

REGARDS SUR LE SIGNIFIANT

2000, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 157 p.

L'ouvrage rassemble une série d'études, écrites entre 1992 et 2000, se rapportant à des questions de morphologie espagnole, essentiellement de morphologie verbale. Dans sa *Systématique historique du mode subjonctif espagnol* (1988), G. Luquet (G. L.) s'était donné pour but de montrer l'agencement du mode subjonctif espagnol et ses évolutions en diachronie. Avec *Regards sur le signifiant*, il rejoint le camp de l'« hétérodoxie » guillau-mienne, plus exactement celui des linguistes du signifiant. Considérant que c'est dans sa matérialité-même que le signe *signifie*, G. L. tient que partout la forme est motivée. Chaque chap. du recueil doit donc se lire comme la quête de la motivation inscrite dans la particularité morphologique.

Les deux premiers chap. traitent de la question de l'apocope touchant certaines formes verbales en espagnol médiéval. Rejetant l'explication traditionnelle de l'accident phonétique transitoire, G. L. préfère partir du postulat selon lequel toute modification signifiante correspond à une modification sémiologique. Il s'agit donc de comprendre ce que *disent* spécifiquement les formes apocopées, de saisir ce qui est inscrit sémiologiquement dans l'opposition entre formes pleines et formes amputées.

Dans le premier chapitre, G. L. analyse les cas d'apocope qui affectent les verbes en *-er* et *-ir* au présent de l'indicatif, à l'impératif et au prétérit (*mete* pour *mete*, *com* pour *come*, *recib* pour *recibe*, *quisist* pour *quisiste*). G. L. considère que de amputations sont motivées par 1) le statut de non-personne dans le cas du prés. ind., puisque les formes écourtées ne concernent que le 3^e rang, mais aussi dans le cas de l'impératif 2^e pers. dans la mesure où l'injonction n'accorde pas à l'allocutaire un statut pleinement interlocutif et le réduit finalement à rang de non-personne ; 2) l'*antériorité notionnelle* signifiée par les verbes s'apocopant au prétérit, puisqu'il s'agit de verbes renvoyant à des activités ou des situations fondamentales (cf chap. 3 et 4). Ici la régression morphologique correspond à une régression sur l'axe du temps. Le maintien de l'apocope pour les impératifs irréguliers en langue moderne serait donc le fait d'une double motivation : non-personne et antériorité notionnelle. En ce qui concerne les cas d'apocope affectant le subjonctif, en l'occurrence l'imparfait et le futur, cas traités au chap. 2, G. L. met une nouvelle fois en relation antériorité notionnelle, du côté du Sé, et antériorité formelle, amputation du côté du Sa : les deux formes touchées par l'apocope présenteraient pour l'auteur la particularité de véhiculer « la représentation temporelle d'un anté-

présent puissanciel » (p. 37). La lecture complémentaire de LUQUET 1988 s'impose ici.

Les chapitres 3 et 4 s'intéressent à la question des prétérits irréguliers, que la grammaire historique rattache à la série des parfaits forts latins, sans se demander comment et pourquoi un nombre limité de formes verbales résiste à la « normalité ». Dans le chapitre 3, G. L. veut montrer que la motivation de telles formes est à chercher dans l'adéquation entre déplacement accentuel vers l'avant (caractéristique morphologique des parfaits forts à la 1^{re} et 3^e pers. sg) et antériorité notionnelle. Une antériorité notionnelle que G. L. voit inscrite 1) dans le contenu sémantique fondamental, *i.e.* antérieur à toute opération, des auxiliaires et semi-auxiliaires, 2) dans celui des verbes proprement puissanciels ou puissanciels « par hyperonymie » (*hacer* et *decir* s'antériorisent notionnellement parce qu'ils « définissent de façon complémentaire tous les champs d'activité de la personne » [47]) 3) dans la capacité de *venir*, *poner*, *traer* et *-ducir* à s'antérioriser « génétiquement » (*Ibid.*), *i.e.* à produire des dérivés. Ce dernier argument reste cependant problématique et le lecteur pourra être tenté de le considérer comme une justification *ad hoc*. Comment expliquer en effet que *poner* soit génétiquement antérieur à *componer* alors que ces deux verbes sont censés se conjuguer comme des parfaits forts ? Le chapitre 4 répond partiellement à cette question en considérant le cas du parfait de *contraer*, réputé fort, sur le modèle de *traer* (*contraje*, *contrajiste*, *contrajo*), mais pris en flagrant délit de « régularisation » (*contraí*). Cet usage fluctuant amène G. L. à poser à nouveau la question de la motivation du parfait fort : si *contraer* est spontanément produit sous sa forme faible, ce n'est pas tant en raison d'un contenu sémantique non fondamental mais en raison de la situation de la « base de dérivation » qu'est *traer* ; au regard des capacités dérivationnelles de *venir*, *poner* et *-ducir*, il affiche la productivité la plus faible et donc une antériorité notionnelle très peu engagée. Ce qui expliquerait que le parfait fort peine ici à s'imposer. Et montre que le *contraí*, forme non canonique, n'en reste pas moins « une forme puissamment motivée » (60).

Un problème analogue est traité au chapitre 5, à savoir une étrangeté signifiante affectant un nombre restreint de verbes au futur et au conditionnel (les *futurs* dans la terminologie guillaumienne). G. L. souligne d'abord que ces futurs irréguliers sont morphologiquement amoindris par rapport au modèle régulier ; soit, du point de vue sémiologique, des signes « dont la construction s'achève avant terme », dans lesquels « se marque un certain type d'antériorité » (68). Étant donné que la plupart des verbes irréguliers au futur le sont aussi au prétérit, G. L. invoque de nouveau l'argument de l'antériorité notionnelle.

Le chapitre 6 aborde le problème de la syncope vocalique des formes de subjonctif futur en espagnol ancien et classique. Deux types de signifiants sont en usage, six siècles durant, en castillan : les signifiants étymologiques (*amárades*, *leyéredes*, *viviéredes*) et les formes syncopées (*amardes*, *leyerdes*, *vivierdes*). G. L. remarque que les formes appauvries morphologiquement sont préférentiellement associées à la désignation de l'allocutaire singulier, dans un mode d'interlocution jadis en vigueur et semblable dans son mécanisme au vouvoiement du français. L'auteur propose donc une modélisation originale du paradigme du subjonctif futur castillan qui se laisse analyser, non pas comme un paradigme à 6 rangs personnels, mais comme un paradigme à 7 représentations mentales, soit pour un verbe comme *cantar* : 4 personnes au singulier (*cantare*, *cantares*, *cantardes*, *cantare*) et 3 au pluriel (*cantáramos*, *cantárades*, *cantaren*). *Cantardes*, signifiant alourdi d'un /d/ par rapport à celui de la 2^e du sing. et délesté de la voyelle postonique par rapport au signifiant étymologique de 2^e du pluriel, serait pour G. L. une « représentation formellement agrandie de l'allocutaire » (75).

Les chapitres 7 à 9 développent une réflexion qui, contestant la ligne de partage traditionnellement établie entre indicatif et subjonctif au motif qu'une telle distinction n'est pas fondée en signifiante, propose un autre principe d'organisation modale. Du point de vue morphologique, l'espagnol moderne présente la particularité d'indistinguer, pour les paradigmes du conditionnel, de l'imparfait de l'indicatif et pour tous ceux du subjonctif, les formes de 1^{re} et de 3^e pers. sg. (*amaría yol él*, *amaba yol él*, *amara yol él*, *amase yol él*, *ame yol él*, *amare yol él*) : G. L. décide donc de tenir cette particularité commune pour un critère de catégorisation signifiante et de classer tous ces temps du côté du mode inactuel (ou inactualisant), versant les autres temps du mode traditionnellement appelé indicatif du côté du mode actualisant. Cette thèse a un avantage certain : elle permet de régler le sort de la forme dite en *-ra* (chap. 7 et 9), paradigme habituellement promené du mode *in esse* au mode *in fieri*, soit parce qu'en diachronie on lui reconnaît des valeurs d'abord indicatives (en digne successeur du plus-que-parfait de l'indicatif latin) puis subjonctives, soit parce qu'on lui reconnaît, en synchronie, une valeur indicative au milieu d'usages majoritairement subjonctifs. Le rattachement à un seul et même mode inactualisant permet donc de respecter l'invariance morphologique.

Mais il faut, pour préserver l'édifice, expliquer en quoi tous ces temps relèvent de l'inactualité. La tâche est relativement aisée pour ceux dits du subjonctif où l'indistinction entre le rang du locuteur et le rang de la non-personne peut être mise en rapport avec la désertion d'un *hic et nunc* actualisant (chap. 7). Pour ce qui est du conditionnel et de l'imparfait, les choses semblent se compliquer. G. L. propose de rattacher à l'inactuel non

seulement ce qui se conçoit en dehors de l'actualité (le subjonctif traditionnel), mais aussi *i*) les représentations qui ne sont pas encore actuelles et *ii*) celles qui ne le sont plus. Le chapitre 8 traite ainsi de l'imparfait (représentation d'un procès sorti de l'actualité, d'où les usages dans lesquels l'imparfait réfère à un événement futur ou au présent, ex : *esta tarde había concierto, pero el pianista está enfermo*) comme du conditionnel (représentation non encore actuelle, à « actualisation différée » [99], ce qui expliquerait les valeurs de futur dans le passé et les emplois modaux où le conditionnel exprimerait l'actualisable). La thèse étant posée, deux phénomènes d'ordre diachronique peuvent être alors éclairés : le premier (chap. 10) concerne tout particulièrement les changements syntaxiques ayant affecté en français l'expression de l'irréel du passé. À partir du moment où l'on admet que le clivage actuel/inactuel est transposable au français, le passage de *Se j'eusse eu, j'eusse donné* à *Si j'avais eu, j'aurais donné* ne relève pas d'un changement de mode, mais d'un changement de temps. Les raisons de ce changement, G.L. les attribue à l'apparition de *si* en lieu et place de *se*, un *si* qui pose un tout autre mécanisme que *se* et qui est à lui seul, sans le secours d'un temps « marqué » de l'inactuel (= le subj. imp.) est à même d'exprimer l'irréel.

Le couple notionnel actuel/inactuel mériterait à nos yeux d'être développé et les trois entités visées par le terme d'actualité rigoureusement distinguées : si l'on peut en effet accepter un découpage modal qui distinguerait les représentations temporelles conçues à partir d'un foyer actualisateur de celles qui ne le sont pas, l'idée d'un avant ou d'un après qu'impliquent les formulations « non encore actuel » et « plus actuel » brouille un peu les pistes. Quelle différence, en termes de représentation temporelle, peut-on faire alors entre un prétérit actualisant (conçu dans un avant de l'actualité-présent) et un conditionnel (non encore actuel) ?

Dans le dernier chap. G.L., cherchant à éviter le « péché de réalité », essaie de comprendre les vocations désignatives de certains suffixes « formateurs de noms d'agent et d'instruments » et fait correspondre leur degré de complexité phonématique avec celui des structures actanciennes signifiées (agent et instrument, indifféremment, pour le cas simple, agent spécifiquement humain pour le degré maximal).

L'intérêt majeur de cet ouvrage réside dans la méthode d'analyse qu'il propose, elle-même fondée sur le principe de la consubstantialité signifiant-signifié. Le maintien de ce cap théorique fonde l'originalité de l'œuvre en même temps qu'il montre, s'il en était besoin, qu'il est possible d'aborder des questions de linguistique diachronique autrement que sous l'angle philologique et descriptiviste, ce qui est déjà beaucoup.

Sophie SARRAZIN
Praxiling-UMR 5475